

# L'Écrou. Quelque chose qui ne s'éteint pas

Valérie Forgues

Number 167, Summer 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99550ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

## ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Forgues, V. (2022). L'Écrou. Quelque chose qui ne s'éteint pas. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (167), 56–59.

# L'Écrou

## Quelque chose qui ne s'éteint pas\*

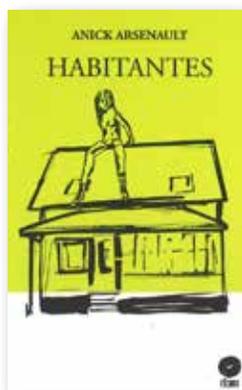
Par VALÉRIE FORGUES\*\*

En 2009, une maison d'édition qui carburait à la scène et à l'énergie vive apparaissait dans le paysage littéraire québécois. Née de l'admiration mutuelle que se portaient Carl Bessette et Jean-Sébastien Larouche, figures importantes des micros ouverts, l'Écrou aura transformé le visage de la poésie au Québec.

En un peu plus de dix ans, une quarantaine de livres publiés, et en faisant une place importante aux poètes émergent(e)s, la maison a réussi son pari et brassé la cage du milieu littéraire, entraînant à sa suite des voix avec lesquelles il faut désormais compter : Daphné B., Marjolaine Beauchamp, Virginie Beauregard D., Marie Darsigny, Frédéric Dumont, Rose Eliceiry, Baron Marc-André Lévesque, Maude Veilleux, pour nommer mes favorites. Début 2021, à l'annonce de la fermeture de la maison par ses fondateurs, les hommages se sont multipliés, dans un mélange de consternation, de tristesse, mais aussi de gratitude. Retour sur les deux derniers livres parus à l'Écrou.

### MAINTENIR LE FEU VIF

Dès les premières pages d'*Habitantes*<sup>1</sup>, sixième livre d'Anick Arsenault, une présence surgit et s'installe à côté de la narratrice. Cela prend possession d'elle; ça ressemble à une



chaleur et attire la poète, l'attise. La voix est lucide : « je comprends ce qui se passe ». Les mécanismes de séduction sont en marche, il faudra faire avec le désir et ce qu'il comporte de brûlant, de menaçant.

Assez vite, les poèmes se font nerveux, tendus. Au fil de la lecture, on s'étouffe, on sur-saute, on se déplace, s'effrite. La voix révèle une vulnérabilité palpable, le ton est très affirmé, l'agitation monte. Et soudain, l'équilibre se perd, la vie trébuche et le spectre de la violence éclabousse tout : « madame changez vos serrures dès que possible ». De ce qui est venu perturber la vie, on en saura peu, mais tout se met à trembler et la peur prend le dessus sur les jours calmes. La fuite en avant est inévitable, il faut courir, il faut résister. Après la tempête, une sensation nouvelle s'incruste dans les poèmes, une impression de déconnexion, de dépossession de soi. La narratrice constate le vide qui l'habite, tandis qu'autour d'elle tout bouge : « je ne sens presque rien / je suis presque immobile ». Pour ne pas être asphyxiée, dans un élan de survie, elle devra ouvrir une fenêtre, laisser entrer l'air, se relier aux autres.

« il y a des femmes capables de lire la noirceur

elles apparaissent mobiles en pleine beauté  
debout dans l'instant  
au cœur flexible d'un territoire

les femmes seules en région  
chantent avec une poignée d'aiguilles d'épingle  
nichée dans leur gorge de miel »

Dans les poèmes qui composent la suite éponyme, Anick Arsenault rend hommage à la force, au courage des femmes, à leur capacité de survie. À l'intérieur de cette section d'une rare puissance, la poète passe « des femmes » à un JE assumé, droit debout : « j'avance forcément / vers l'explosion ou l'effondrement / tout à fait autonome ». Avec lucidité et intelligence, elle pose un regard brave sur la violence des épreuves, sur l'amour, l'abus, la maternité, la maladie et la féminité : « je ne suis plus ivre dans la marée / avec un cratère juste là / qui palpite / qui a soif ».

Et plus j'avance dans le livre, plus je sens une élévation, au-dessus du danger, une forme d'acceptation nécessaire pour mieux lutter : « je produis ma propre lumière / contre les prédateurs ». Dans un aveu de puissance, elle dit savoir comment prendre soin d'elle, se protéger, se mettre à l'abri. Et elle avance, en territoires intérieurs nouveaux. C'est un appel à l'action. Anick Arsenault dédie son livre « aux ami.e.s qui ont soufflé fort pour rallumer mon feu. Et à l'amour qui le maintient vif ». C'est le corps en colère, le cœur engagé dans une course, un mouvement nécessaire, qu'Anick Arsenault poursuit son chemin d'écriture et garde son feu puissant.

## APPRIVOISER LE DÉCLIN

Dans *La passion de Cobain*<sup>2</sup>, le divorce parental se présente comme premier point commun, une ressemblance, une reconnaissance, entre le jeune Jonathan Charette et Kurt Cobain. Même si, au moment de l'annonce du suicide du chanteur, Cobain et son groupe ne semblent pas évoquer grand-chose pour l'adolescent, ce décès se transformera en une plongée dans un « deuil indéfectible », une émotion intense, une manière de vivre la fin de l'enfance, avec toutes les questions qu'elle entraîne sur ce qui s'en vient, ce qu'il y a de l'autre côté : « l'adhésion à la mélancolie / un stratagème pour survivre / à cette enfance périmée ».

Les poèmes rappellent des entrées de journaux intimes, de carnets, ce qui les rend très personnels, collés sur des impressions et des souvenirs éclatants, emportés. Une guitare offerte en cadeau de Noël au poète le rapproche un peu plus de son idole. Il pourra enfin dire ce qu'il a dans les tripes.

« un pied-de-biche ouvre mes oreilles  
l'hymne saccage la boîte crânienne  
adieu les plates-bandes de pensées »

capables de royalement éclater  
en riant d'être vagues et atypiques  
parmi les pensées sauvages et les distorsions  
ramifier surnager faire du surplace  
décolmater puis émerger vivaces souriantes  
du sable plein les racines  
la tête haute

*Habitantes*, p. 48.

mains trempées dans les hauts-fonds  
en camouflage jusqu'aux coudes  
cœur accroché partout sur le corps  
mille petits anneaux que j'oublie  
au cours des oscillations libres

je ne suis pas intéressée  
à retourner en terrain connu

avec les doigts qui bougent  
entre mes gélivures

*Habitantes*, p. 71.

rouler noir et vite  
seule et dans le champ  
voir et rouler  
de l'herbe sur la langue  
ouvrir les yeux

*Habitantes*, p. 99.



Photo : Roxanne

Anick Arsenault

excursion contre le marasme  
découverte d'un arc-en-ciel blessé  
ne pas fléchir lorsque l'indigo panique  
le violet pâlit le rouge hallucine  
le vert compte ses meurtrissures  
prodiguer les premiers soins  
en écoutant *All Apologies*  
jusqu'à la nausée

*La passion de Cobain*, p. 18.

Kurt malmène ses cordes vocales  
cri d'une marionnette éviscérée  
cri d'un arbre à l'envers  
cri d'un abattoir qui déborde  
silence d'une galaxie en prière

*La passion de Cobain*, p. 33.

dans le magnétoscope  
*Thelma & Louise* provoque un cataclysme  
impensable de gérer la colère  
devant le sort des héroïnes

*riot grrrl* tagué sur le téléviseur  
gémissement de l'enfant  
un orage occupe la bouche

un jour Frances aura sa revanche  
sur le Grand Canyon

*La passion de Cobain*, p. 53.

solitude des poètes  
qui écrivent des lettres à leur égérie  
lenteur extrême de la livraison  
le vent habite juste à côté  
victime d'une fracture de la jambe  
il mettra des mois à livrer le courrier

*La passion de Cobain*, p. 95.

Photo : Yannick Fornacciari



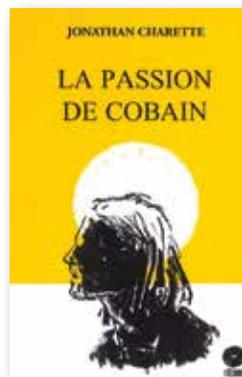
Jonathan Charette

C'est ainsi que Charette décrit l'effet de la chanson *Smells Like Teen Spirit*. Mélancolie, révolte, drogue et musique, comme une envie de hurler et l'idée de la mort, jamais loin. À mesure que s'effectue la descente dans l'adolescence, le narrateur délaisse l'instrument, s'ouvre à la poésie de Lapointe, Giguère et Vanier, ces « princes du foudroiement » qui lui ouvriront les portes d'un autre univers.

Après une vingtaine de pages, difficile pour moi de ne pas être profondément secouée, touchée par cette lecture. Les premiers poèmes se déroulent à la même époque où j'ai vécu mon adolescence et dans le quotidien, le mal-être du narrateur, je reconnais un reflet de ma propre peine. Un trait épais, erratique, lourd et appuyé, que j'imagine être un graffiti, mais qui se révèle un ruban de cassette, magnifique et puissante image, sépare les sections. La première se termine sur ces vers : « le départ de Kurt me hante / en vertu des pouvoirs / que la poésie me confère / j'anule sa mort sur-le-champ ».

La suite bascule désormais dans l'imaginaire, le fantôme; tout en en conservant la forme, on s'éloigne des premiers textes, qui étaient plus près du réel, de la confession. Après une violente épiphanie, Cobain choisit la vie, il en a ras le bol de la noirceur qui le hante, il a envie de voir sa fille grandir. Le groupe Nirvana se sépare, Cobain part se reposer au sanatorium, déchire son certificat de mariage, avant de disparaître.

Il fait 1000 petits boulots, se lance dans les arts visuels, puis offre un album solo encensé, avant de replonger, faire une surdose, et terminer sa trajectoire sur l'île d'Hydra, aux côtés de Leonard Cohen. Jonathan Charette tourne le projecteur tour à tour sur les proches de Cobain, sur Frances Bean Cobain, sa fille, sur Courtney Love, sa veuve. Ces suites de



poèmes sont cauchemardesques, empreintes de noirceur, de drogue et de références à des œuvres angoissantes, comme si un mauvais sort s'était jeté sur ces femmes et qu'elles étaient condamnées à des vies de douleur : « Mère éplorée, je tiens une enfant anéantie dans mes bras. Je suis celle qui résiste à la tragédie, celle qui *Live Through This* ».

Jonathan Charette laisse aller son imagination avec un plaisir évident. Sans délaisser le style, la liberté de création et la révolte que l'on connaît depuis son premier livre *Je parle arme blanche* (Le Noroît, 2013), *La passion de Cobain* regorge d'images à la fois belles, sensibles et funestes, à l'énergie brute de l'adolescence, et j'ai l'impression d'être au cœur d'un bal triste et étincelant.

### DANS L'ANGLE DE LA BEAUTÉ\*\*\*

De tous les livres publiés à l'Écrou ressortent l'esprit fougueux, indocile et vif de la jeunesse, une lucidité foudroyante mêlée tantôt de gravité, tantôt de fantaisie, toujours d'intime et d'une recherche de vérité. La maison laisse des lectrices et des lecteurs un peu orphelins, mais avides de poésie, au regard un peu plus ouvert sur ce que peut la poésie, sur les angles que peut adopter la beauté. Elle laisse des livres coup-de-poing, pour emprunter les mots d'Emmanuelle Riendeau, un milieu plus ouvert sur les possibles, un désir d'être ensemble, d'oser, d'enfoncer les portes, encore plus grand. 

1. Anick Arsenault, *Habitantes*, l'Écrou, Montréal, 2021, 109 p. ; 15 \$.
2. Jonathan Charrette, *La passion de Cobain*, l'Écrou, Montréal, 2021, 95 p. ; 15 \$.

\* Ce titre est inspiré d'une citation de Rose Eliceiry dans *Sur l'Écrou*, une série en trois épisodes créée par Productions Rhizome et Littérature québécoise mobile pour Opuscules les vues : [www.productionsrhizome.org](http://www.productionsrhizome.org)

\*\*\* Tiré d'une citation de Virginie Beaugard D. dans la série *Sur l'Écrou*.



\*\* Formée en création littéraire et en théâtre à l'Université Laval, Valérie Forgues est poète et romancière. Elle s'intéresse au récit de soi, à l'intime, à la mémoire et au deuil. Elle partage son temps entre l'écriture, l'édition, la critique en poésie et son travail en bibliothèque. Son dernier livre de poèmes, *Radiale*, est paru chez Le lézard amoureux en 2021.

# REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES



ARTS VISUELS  
LITTÉRATURE  
CRÉATION LITTÉRAIRE  
CULTURE ET SOCIÉTÉ  
HISTOIRE ET PATRIMOINE  
CINÉMA, THÉÂTRE  
ET MUSIQUE  
THÉORIES ET ANALYSES

sodep  
revues culturelles  
québécoises

SODEP.QC.CA